

Gustav Deutsch

Jasmine Pisapia

Number 163, September 2013

100 cinéastes qui font le cinéma contemporain

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70288ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pisapia, J. (2013). Gustav Deutsch. *24 images*, (163), 15–15.

Gustav Deutsch

Le cinéaste autrichien Gustav Deutsch incarne la figure du glaneur qui sillonne les archives filmiques à la recherche de trésors perdus. Tel un artisan, il réassemble les « rebuts » d'une culture visuelle remontant jusqu'aux premiers temps du cinéma. Par ce geste à la fois affectif, méticuleux, passionnel – et résolument anthropologique –, Deutsch permet à ce cinéma de renaître à partir de ses racines les plus marginales. L'inépuisable *FILM IST* (1995-2009) est le projet le plus représentatif de cette singulière définition du cinéma, qui donne à voir l'inconscient tourmenté d'un médium filmique se manifestant par des symptômes décisifs : la science, la magie, le colonialisme, l'érotisme ou la mort. Derrière la caméra ? L'œil anonyme du cinéaste, du colonisateur, du technicien de laboratoire, du soldat, ou du touriste allemand séjournant sur les rives de l'Adriatique (*Adria*, 1990).

Deutsch procède à une coupe archéologique antihiérarchique : il donne de l'importance aux détails les plus infimes et il réhabilite le

film amateur. En prenant d'assaut de manière systématique une quantité importante de matériaux, il met en évidence l'abondance incommensurable des images-mémoire du monde, qu'Internet désormais démultiplie avant de nous y donner un accès accablant, à la fois passif (comme observateur ou voyeur) et actif (comme protagoniste et auteur). Deutsch accompagne cette mutation des médiums – *Private Sandnes* (2010), « atlas cinématographique » d'images produites en super 8, 16 mm, VHS ou iPhone dans une ville norvégienne, marque un passage crucial : celui de l'usage privé du film de famille à la scène désormais publique et globale de Youtube. Si ce cinéaste aux multiples expériences formelles (des « pocket films » aux environnements sonores en passant par la performance) a aussi arpenté le Web, il signe cette année un premier long métrage de fiction, *Shirley – Visions of Reality* (2013). Ainsi, Deutsch, renforce son appel à un cinéma décloisonné et ouvert, qui sait reconnaître son identité complexe sur une



variété de supports, dans les vécus les plus obscurs comme dans un récit narratif, en épousant les imbrications perpétuelles du réel et de la fiction, du passé et du futur, de l'individuel et du collectif. – **Jasmine Pisapia**

« Deutsch incarne la figure du glaneur qui sillonne les archives filmiques à la recherche de trésors perdus. »

Xavier Dolan

Précédé d'un immense battage médiatique, *J'ai tué ma mère* s'est d'abord révélé un premier film qui, bien qu'imparfait, était plein de promesses, ensuite est venu un ovni cinématographique qu'on ne parvenait pas réellement à rattacher à la « nouvelle vague » québécoise. Par la suite, Dolan a continué de poser une à une les pierres d'une œuvre qui mérite l'attention. *Les amours imaginaires* étaient une œuvre de transition, esthétiquement plus achevée que la précédente, ouvertement ludique, mais un peu mince. Le film dressait toutefois le portrait d'une urbanité décomplexée assez inhabituelle dans le cinéma québécois. Abordant la question de la transsexualité, *Laurence Anyways* démontrait que le réalisateur prend de la maîtrise, y affirmant autant sa passion de la mise en scène que son désir d'épouser la rage ou les tourments des exclus. Et le clip *College Boy*, tourné pour le groupe Indochine, charge hardie contre l'homophobie, a réussi à ébranler bien du monde.

Avec une impudence qui l'honore, Dolan pratique un cinéma empreint d'une flamboyance rare dans le cinéma québécois. Son lyrisme confine parfois à un maniérisme pop à la fois effronté et entièrement assumé. Les ralentis, les travellings fluides, les gros plans sur les nuques, de même que les emprunts à quelques grands noms du cinéma international font ainsi partie de sa signature. Le soin qu'il apporte aux costumes, aux décors, bref, à l'« habillage », le place parmi les esthètes du cinéma. Bien qu'il soutienne que son œuvre n'appartient pas à une catégorie identitaire, peu de nos cinéastes peuvent revendiquer comme lui une filiation à l'exubérance *queer*.

L'une de ses forces est la mise en spectacle des corps, résultat d'un talent pour la direction d'acteurs. Le réalisateur a offert à Anne Dorval, dans *J'ai tué ma mère*, une scène de colère appelée à passer à la postérité. De même, l'altercation entre Suzanne Clément et Denise Filiatrault dans *Laurence Anyways* et la spectaculaire et hyperbolique crucifixion d'Antoine Olivier Pilon dans *College Boy*



appartiennent à ces moments où l'art de Dolan, mû par un irrésistible désir de cinéma, libère des pulsions à la fois charnelles et électriques. – **Marco de Blois**

« Avec une impudence qui l'honore, Dolan pratique un cinéma empreint d'une flamboyance rare dans le cinéma québécois. »